

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La fiction qui disperse la pluie

Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*, Montréal, Boréal, 1992, 200 p.

Lise Lacasse, *Avant d'oublier*, Laval, Éditions Trois, 1992, 178 p.

Jean Pierre Girard

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38730ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, J. P. (1993). Review of [La fiction qui disperse la pluie / Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*, Montréal, Boréal, 1992, 200 p. / Lise Lacasse, *Avant d'oublier*, Laval, Éditions Trois, 1992, 178 p.] *Lettres québécoises*, (69), 15–17.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*, Montréal, Boréal, 1992, 200 p., 18,95 \$.
Lise Lacasse, *Avant d'oublier*, Laval, Éditions Trois, 1992, 178 p., 24,95 \$.



La fiction qui disperse la pluie

Pas de pétards, pas de flammèches, mais des livres qui se lovent, qui cherchent en même temps que moi, et puis qui trouvent un peu, des fois. De rus en torrents, je ne veux pas d'autres fleuves.

ROMAN

Jean Pierre Girard

A PRÈS-MIDI MOCHE. Déluge partout, si vous voyez ce que je veux dire. Vous êtes en voiture, la chaussée est à vomir, évidemment. Il est près de 15h30. Dans une aire de service, à mi-chemin entre Montréal et Berthier, écœuré des trombes et des nids-de-poule, vous arrêtez pour un café. Vous lisez ce livre recommandé par une amie. Vous faites réchauffer le café. Il est 17h00. L'autre café s'étire aussi; vous faites pareil, vu les nids-de-poule des banquettes de camionneurs. Faudrait manger un morceau. Il est 18h30. Non, tiens, 20h00. Vous venez de terminer une première lecture de *Des mondes peu habités*. Votre vie est la même, c'est certain, mais voilà, il est 20h00, il pleut moins, à ce qu'il vous semble, c'est cool.

Après *L'hiver de Mira Christophe* (1986), *Des mondes peu habités* est le second roman de Pierre Nepveu, qui est également poète, professeur de littérature et critique de poésie — jalons dont, ici, on se balance, c'est entendu. Un second roman à la facture sobre, mais qui ménage à son lecteur de nombreuses plages nerveuses, farouches, sensibles aussi; un légo qui vous donne l'impression d'être pour quelque chose dans ce qui se construit sous vos yeux. C'est résolument agréable, on le comprendra.

Comme un pari : la fiction *cross-side*

Probablement s'est-il profilé, au fil de l'écriture de ce livre, une sorte de défi que Nepveu a décidé de relever, un pari qui aurait eu à voir avec ce projecteur dirigé vers la paroi de droite et qui seul est en mesure de révéler les subtilités de celle de gauche, voire seul en mesure de l'éclairer avec bonheur sans l'inonder de lumière. C'est tordu, je sais, un rien postmoderne, et il faut donc y mettre du sien, mais ça marche, essayez — d'autant que cette voie ne s'impose qu'à ceux qui aiment assez la littérature pour oser la contraindre vers quelque ailleurs. Une image m'a habité (!) pendant la lecture : un condamné à mort, sur son gibet, au moment où la trappe s'ouvre, remarque, sur le mur intérieur et lézardé, un graffito; il ne distingue pas tout à fait, il se demande qui a tracé, et puis ce pigeon sur la paroi du mur, il roucoule, ce pigeon, et puis. Fin du programme.

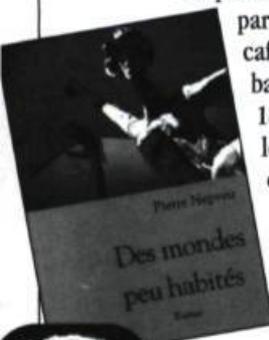
Après vingt ans, Jérôme reçoit une lettre de sa fille Léa. (Arlette et

Jérôme; Expo '67; c'était l'année de l'amour, c'était l'année de Léa; avant mille jours Arlette en a eu marre; retour en catimini et en France). Léa, après tout ce temps, voudra connaître son père — et elle le connaîtra; on peut même avancer qu'elle le ressentira un peu plus qu'il ne se ressent lui-même. Du haut de sa jeunesse et du pont Jacques-Cartier, elle sera celle qui peut-être adoucira le vertige de Jérôme.

Dans cette trame, rien qui défonce, c'est vrai, mais il ne faut pas s'y arrêter, parce que c'est ici que l'écriture intervient, c'est ici que Nepveu se lève pour offrir non seulement un profil abrasif à ses personnages (à petits coups de ciseau à bois, un copeau là et là), mais également pour greffer à ce noyau des lunes qui attirent le récit, le repoussent, l'entourent, l'enveloppent, lui confèrent cette obsolète vibration pas du tout courante dans la prose d'aujourd'hui; un caractère organique susceptible de mener le lecteur consentant très très loin dans sa propre histoire de ce livre. (Marc Melville, jovial et néanmoins torturé voisin du dessus; Jeanne, elle-même creuset de solitudes via une sorte de S.O.S j'écoute; les centaines de photos de Léa prises quotidiennement par son photographe de père du temps ou les trois vivaient ensemble; etc.)

Un bémol sur l'empire du mot

Jérôme, c'est assez clair, est un être cisaillé par la solitude et par le caractère définitif des choses — en fait, je crois qu'il les refuse, mais, lâchement, il s'y complaît, il est humain. Pour lui, la connaissance est un étau qui ne broie pas; elle saisit, retient, emprisonne. Il transige âprement avec le mot, l'action, le geste amoureux — non : le geste tout court —, et les rares entreprises qu'il voudrait mener à terme (ramener Arlette et Léa, par exemple) foirent. (Mais Jérôme n'est pas étranger à ses bides; on le dirait d'ailleurs poursuivi par une sorte de fatalité, de renoncement.) Tout ça est figolé, sans véritables longueurs — puisque les passages qui pourraient sembler en être s'enchaînent plutôt dans cet équilibre atteint entre forme et fond, entre la solitude du personnage et les pylônes que le texte parvient à étayer. La plupart des situations, en apparence banales, sont du reste plutôt dérangeantes (une propriétaire fait visiter l'appartement d'un locataire qui s'y est suicidé; un photographe ne se rend pas sur le parvis d'une église où il



Pierre
Nepveu

doit immortaliser un mariage; etc.). Et il y a surtout ce bémol, je dirais, déposé sur l'empire du mot — ou peut-être du signe, faudrait voir. Bémol, quoi qu'il en soit. C'est audacieux, il me semble, mais combien impérieux, de parfois remettre le mot à sa place, de quelquefois éclairer la vacuité dont il peut être porteur, et *Des mondes peu habités* tient bien droit ce témoin : si vous désirez le saisir et faire quelques foulées, allez.

Le roman n'est pas unilatéralement exact ou génial, il faut sans doute se résoudre à le dire. Peut-être est-ce la qualité de certains passages qui fait que d'autres apparaissent un rien enflés, emphatiques, précieux : question de ton et d'insistance sur des détails, comme si le rythme de certaines phrases s'accordait mal à celui des personnages, ou comme si, après m'avoir pris pour un lecteur, on décidait qu'il faut tout de même m'expliquer un petit peu plus, au cas. On pourrait également se demander où vont ces parenthèses, quelle logique elles suivent — ou ne suivent pas; on dirait que la narration a quelquefois cédé au désir de devenir un instant ce personnage qu'elle avait pourtant décidé de ne pas être, ou que les personnages eux-mêmes deviennent autres, différents, inconsiderément naïfs par exemple, le temps d'une parenthèse. Mais bon. Vaisselle, tout ça.

Essaimer la pluie

Ce que je conserve de plus précieux de cette lecture, c'est la signifiante du morcelé, le saisissant potentiel narratif de l'épars, en quelque sorte, et le consentement lectoriel, bien entendu, consentement à réunir, à faire jaillir un sens qui ne soit ni premier ni dernier, mais plutôt résolument intime — et de là, nécessairement juste. Dans le dispersé, ici et bref, on nage. Lettres de différents personnages, fragments d'un manuscrit éparpillé, récits, réminiscences, etc., tout se révèle et se construit lentement, humblement même, sans les heurts, les maladresses qu'on pourrait dès l'abord craindre devant pareil projet. Le dosage est là, le rythme aussi, la couleur surtout, et la sauce prend, c'est indéniable.

Qu'on ait voulu ou pas me permettre d'établir mes propres réseaux de sens, qu'on ait, sciemment ou non, étayé ma présomption d'être un peu l'auteur de ce livre, moi aussi, qu'on soit ou pas cet écrivain attentif qui déblaie une marge pour le texte — assez large, la marge, pour que j'arrive moi-même à occuper la feuille, et c'est la base de tout —, que j'aie inventé ce roman page par page ou qu'on m'ait réellement facilité la tâche, ce livre est une réussite, je crois. Écoutez Léa :

Le plus curieux, c'est que je ne percevais plus cela comme une œuvre de bienfaisance, comme un secours apporté par pitié, mais comme le sens même de mon voyage et comme une sorte d'élan (peut-être maladroit et juvénile) vers la beauté, celle des choses simples partagées au jour le jour, celle qui fait chercher dans l'infiniment petit la clé des existences et l'intelligence des hommes.

La fiction seule sait porter sans les flétrir de pareils pétales. Elle seule parfois disperse la pluie. Trouvez pas ?

Coïncidence et cubes de viande

Vous allez rire. Ou alors tiquer. C'est votre affaire.

Dans *Avant d'oublier*, de Lise Lacasse (déjà auteure de deux recueils de nouvelles et de deux romans), il est question d'une femme qui fait la connaissance de son père à vingt-deux ans.

Je me suis dit : des imaginaires voisins; une manière semblablement feutrée d'aborder la solitude et l'absence... J'ai pensé : ou alors un phénomène; des liens à établir qui dépasseraient les livres, qui auraient à voir avec le regret dans ce qu'il a de plus amer, logé dans le jusant de la quarantaine... J'ai tressailli : Cré maudit, une mode ?... J'ai imaginé, bref, quelques laminables conneries, et j'ai entrepris le roman de Lacasse sans croire une seconde que j'en parlerais, parce que bon, eh, d'autres allaient s'en charger. Par la suite, toutefois, dire un mot sur *Avant d'oublier* est devenu nécessaire, parce que ce roman-là, c'est assez simple, finalement, est lui aussi très bon — y a des cuvées comme ça.

Nous découvrons ici les grandes étapes de la relation pour le moins déglinguée entre Cathy et son père — aussi faux que sa fille, aussi alambiqué, aussi empêtré dans la frontière du tu et du révélé, du besoin d'amour si corrosif qu'il se truande lui-même, se farde pour ne pas décevoir et ne pas être déçu.

Si la vie du père domine un tant soit peu le roman de *Nepveu*, c'est celle de la fille, de la femme plutôt, qui s'impose dans *Avant d'oublier*. Le père, d'ailleurs, quand s'ouvre le livre, vient de crever (Cathy n'a plus vingt ans, mais quarante), et grâce au témoignage de la narratrice, grâce au journal qu'elle rédige, grâce à ce que je nommerai un survol particulièrement incisif de ces vies — comme un satellite peut prendre des photos de votre rocaïlle, vous le saviez ? —, nous voilà dans les rouges pour voir se déployer un roman très fin, jaspé de souvenirs, porté par ce magnifique personnage de Cathy.

Rien n'est très facile, pour elle, on s'en doute. Cette propre employée de bureau enfile les hommes comme des cubes de viande sans jamais rencontrer la stabilité émotive dont nous savons, nous, qu'elle ne se satisferait pas, *anyway*. Cathy est une femme changeante, éclatée, hédoniste, une femme continuellement insatisfaite qui meurt d'amour, sans dénicher celui qui pourrait abattre les parois qu'elle érige elle-même entre ses amants et elles — oui, elles au pluriel : il me semble y avoir tellement de Cathy. La relation avec son père — on parle ici d'amour, encore, et d'un illicite désir, et puis de négation du désir, enfin vous savez ce que c'est; là-dessus Lacasse n'invente rien — est construite sur une pléthore de faux-fuyants, de non-dits, de mensonges, d'espairs, de manipulations savantes ou naïves, bref, de sirupeux trésors de fugacité et d'humanité — quand celle-là accepte de se voir —, et c'est, la plupart du temps, infiniment beau, je ne vous cacherai rien.

Dissection

Lacasse a su, dans ce roman, éclairer l'essentiel de manière aussi cruelle qu'expéditive. Pleins feux sur ces cancrelats qui ratissent chacune de nos vies et qui parfois se glissent dans nos lits : «Pourtant, il ne s'apercevait pas que soudainement je m'ennuyais autant à ses côtés qu'au bureau; entre deux dossiers il me parlait de nos ébats et entre deux pénétrations du travail en retard.» Un regard de biologiste, la capacité de repérer, dans un espace donné de la vie des personnages, l'élément signifiant, la brique qui soutient le mur, et le don d'organiser les fulgurances accumulées dans une trame solide et souple à la fois — ô qualité — qui porte elle-même les gènes de son



Lise Lacasse

propre cynisme, de sa douleur, de sa paix toute éphémère, de son incommensurable peine.

S'il est certes un peu dommage d'assister à quelques dérapages diégétiques (on tire sur la Chose, on hale, on pousse — et on a *sacrément raison de le faire; nous tournerons tout à l'heure un millénaire et il faut la tordre, la structure, parce que personne ne le fera à notre place* —, mais à un moment donné, faut respirer par le nez, respecter ce que nous avons mis tant de classe à atteindre), s'il est dommage également de voir que l'humeur de la narratrice s'apaise en fin de volume (qui de l'auteure ou du texte a exigé cette conclusion ?), et s'il est un rien décevant de constater qu'on a décidé de tempérer la rage de Cathy en lui collant le nez sur une autre stèle de bonheur — qui s'effritera comme les autres, on ne réinvente pas une conception de l'existence —, le décapant agit tout de même, et fort. Des fois, pour tout dire, je me sentais comme un canapé victorien empâté sous les couches de «flat», et Cathy arrivait avec son grattoir en parlant d'un de ses amants : «Il était ignorant comme une carpe et chaque fois qu'il posait une question je riais pour ne pas pleurer.» On met ça dans sa pipe et on tourne la page.

Lisez ces bouquins. Et en rafale, si vous êtes audacieux. Et dans une aire de service, tiens. Ça vous changera du morne et du prévisible; savez, ces trucs qui se veulent briques et qui arrivent parfois à nous engluier dans leur sirop.

Ce ne sera pas le cas ici : le sirop sera vôtre. De même, le consentement à y tremper les doigts. À plus tard.

reliure-main

Un livre relié plein cuir :

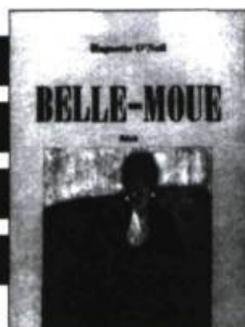
*un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.*

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
H2V 3C6
(514) 274-5240

Atelier Lise Dubois

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec) H2X 3N4
Téléphone et télécopieur : (514) 524-5900



Huguette O'Neil
Belle-Moue
(récit), 95 p., 14,95 \$

Le récit-confession d'une femme à sa mère. Selon deux niveaux de narration, le texte passe de la révolte contre la mère à son acceptation tout au long d'une réconciliation à la fois réelle et imaginaire.



Anne Élane Cliche
La Pisseuse
(roman), 243p., 19,95 \$

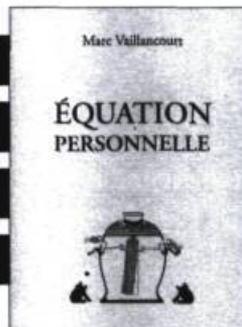
La pissouse est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, une demande, une prière, bref : un roman.

GRAND PRIX DU
LIVRE DE
MONTRÉAL 1992



Louise Champagne
Chroniques du métro
(nouvelles), 135 p., 14,95 \$

Quelques-uns de ces récits sont réels, d'autres totalement fictifs, alors que certains, issus de l'imaginaire collectif des voyageurs souterrains, ont dû être écrits de toute urgence pour éviter qu'ils ne se produisent réellement. Chose certaine, quand vous refermez ce livre, le métro de Montréal n'aura plus jamais le même visage pour vous.



Marc Vaillancourt
Équation personnelle
(poésie), 94 p., 12,95 \$

Selon le *Litté* : « Équation personnelle, temps qui s'écoule entre voir et enregistrer, qui varie avec les différents observateurs, et qui entre comme élément dans la collection d'une observation. » Né à Chicoutimi en 1952, Vaillancourt a cultivé les sciences exactes et rédigé une thèse de Mécanique céleste. Il a publié des textes dans les revues *Moebius*, *Stop*, *Liberté* et dans les anthologies *Évasion* et *Orbitre d'approche*. *Équation personnelle* est son premier recueil.



Gérald Côté
Les 101 blues du Québec
(essai et anthologie),
249p., 19,95 \$

Gérald Côté relate, en un premier temps, l'histoire et les connotations socio-musicales du blues au États-Unis et, en un deuxième temps, les couleurs qu'il prit au Québec à partir des années 60. Suit une anthologie de textes de 101 blues québécois, de Plume Latraverse à Michel Rivard en passant par Robert Charlebois, Sylvain Lelièvre et Offenbach.